

Une synthèse entre post-keynésiens et néo-ricardiens est-elle encore possible?

Is a Synthesis Between Post-Keynesians and Neo-Ricardians Still Possible?

Richard Arena

Volume 68, numéro 4, décembre 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/602086ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/602086ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

HEC Montréal

ISSN

0001-771X (imprimé)

1710-3991 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Arena, R. (1992). Une synthèse entre post-keynésiens et néo-ricardiens est-elle encore possible? *L'Actualité économique*, 68(4), 587–606.
<https://doi.org/10.7202/602086ar>

Résumé de l'article

La synthèse post-classique entre les versions « constituées » des analyses néo-ricardiennes et post-keynésiennes apparaît peu probable, car toutes deux offrent une flexibilité insuffisante à la réalisation d'une telle synthèse. Par contre les versions « dissidentes » de ces analyses comportent de nombreuses analogies et complémentarités, notamment une dynamique réursive, des prix déterminés par le principe de la demande effective, c'est-à-dire par l'offre, et des règles macroéconomiques systémiques qui s'imposent aux agents.

UNE SYNTHÈSE ENTRE POST-KEYNÉSIENS ET NÉO-RICARDIENS EST-ELLE ENCORE POSSIBLE?*

Richard ARENA

Latapses

Université de Nice — Sophia-Antipolis / CNRS

RÉSUMÉ — La synthèse post-classique entre les versions «constituées» des analyses néo-ricardiennes et post-keynésiennes apparaît peu probable, car toutes deux offrent une flexibilité insuffisante à la réalisation d'une telle synthèse. Par contre les versions «dissidentes» de ces analyses comportent de nombreuses analogies et complémentarités, notamment une dynamique réursive, des prix déterminés par le principe de la demande effective, c'est-à-dire par l'offre, et des règles macroéconomiques systémiques qui s'imposent aux agents.

ABSTRACT — *Is a Synthesis Between Post-Keynesians and Neo-Ricardians Still Possible?* The post-classical synthesis between the «constituted» versions of the neo-Ricardian and post-Keynesian theories appears next to impossible, since both constituted theories offer too little flexibility to allow for such a synthesis. On the other hand the «dissenting» versions of these theories offer several similarities and complementarities, in particular a recursive dynamics, prices which are determined according to the principle of effective demand, that is by the supply side, and systemic macroeconomic rules which impose themselves to agents.

INTRODUCTION

Le projet d'une synthèse entre les approches théoriques dites «néo-ricardienne» et «post-keynésienne» n'est pas nouveau. La tentative la plus systématique qui ait été tentée dans cette perspective est certainement celle de l'École Internationale d'Été de Trieste (Arena, 1987a; Beaud, 1987; Parrinello, 1988). Cette expérience ainsi que les multiples rencontres, débats et recherches¹ qui ont vu le jour pendant

* Je tiens à remercier tout particulièrement M. Lavoie pour les remarques, critiques et suggestions qu'il a bien voulu formuler à propos d'une version antérieure de ce texte. Je lui suis également reconnaissant pour les encouragements constants et extrêmement patients qu'il m'a prodigués pendant le très long processus de rédaction de cet article. Si sa responsabilité est très largement impliquée dans le fait que ce travail a fini par voir le jour, elle ne l'est évidemment pas pour tout ce qui, dans son contenu, pourrait déplaire au lecteur.

1. Il revient à *L'Actualité économique* (1982) le mérite d'avoir organisé l'une de ces toutes premières rencontres, il y a maintenant dix ans (*La théorie post-keynésienne, contributions et essais de synthèses* sous la direction de J. Henry et M. Seccareccia).

les deux dernières décennies ont cependant montré la stérilité d'une telle tentative. Des résultats aussi décevants pourraient décourager les plus résolus, si on les mesurait à l'aune de tout le travail accompli. On peut cependant avancer que cet échec est fortement lié à la manière même dont le débat a été initialement engagé.

D'une part, la tentative de synthèse a peu consisté à s'interroger sur la parenté des deux grandes traditions théoriques qui sont à l'origine des approches néo-ricardienne et post-keynésienne, c.-à-d., les traditions classique et keynésienne. L'attention s'est, au contraire, portée sur les versions les moins flexibles de ces approches que nous appelons, dans la suite de ce texte, les «versions constituées». Nous montrerons que ce point de départ rendait d'emblée improbable la réussite de la tentative engagée.

D'autre part, la crainte d'une récupération de cette tentative par la théorie conventionnelle a sans doute réduit la portée du débat. Les économistes impliqués dans la discussion ont, en effet parfois hésité à s'ouvrir à des traditions théoriques oubliées mais non conventionnelles qui auraient pu pourtant offrir des matériaux complémentaires extrêmement utiles.

Si ces remarques sont pertinentes, la question de l'émergence d'une possible synthèse entre approches néo-ricardienne et post-keynésienne doit donc être reposée en des termes différents. Pour ce faire, on donnera d'abord les raisons qui expliquent l'échec des premières tentatives (section 1). On tentera ensuite de proposer une réorientation de la perspective dans laquelle le débat initial s'est engagé et de proposer un point de vue peut-être plus fécond (section 2).

1. «APPROCHE DU SURPLUS» ET «FONDAMENTALISME KEYNÉSIEEN» : UNE IMPOSSIBLE SYNTHÈSE?

Il demeure aujourd'hui une certaine ambiguïté quant à la signification exacte qu'il convient d'attribuer aux termes «néo-ricardien» et «post-keynésien». Le premier est généralement utilisé à propos des relectures post-sraffaïennes de l'approche classique. Ces relectures sont cependant aussi variées que contradictoires et ont donné naissance à des interprétations (Arena, 1990a, 1990b) ou à des «écoles» (Roncaglia, 1991) distinctes.

L'hétérogénéité de l'approche post-keynésienne est encore plus patente. Certains post-keynésiens rejettent, par exemple, la théorie de la préférence pour la liquidité car ils la considèrent logiquement contestable (Asimakopulos, 1971), alors que d'autres en font l'un des fondements nécessaires de l'édifice keynésien (Kregel, 1987). Dans une optique analogue, on notera que la thèse de l'endogénéité de l'offre de monnaie est essentielle pour certains post-keynésiens (Moore, 1988) et secondaire pour d'autres (Minsky, 1982). Des points de vue plus conciliatoires existent également (Wray, 1990).

Cette relative ambiguïté des termes a toutefois rarement été prise en compte par les commentateurs. Par souci de simplification, les approches «néo-ricardienne» et «post-keynésienne» sont ainsi trop souvent réduites à des présentations dont les

mérites évidents sont l'antériorité chronologique et le souci d'une apparence paradigmatique. Les plus célèbres sont respectivement celles de P. Davidson (1978, 1982, 1984, 1987) et P. Garegnani (1976, 1978-79, 1983, 1990). Ici comme ailleurs (Arena, 1987a), nous les qualifions de versions «constituées».

1.1 *Les versions constituées*

Il n'entre pas dans l'objet de la présente contribution d'expliquer pourquoi les présentations particulières que P. Davidson et P. Garegnani ont respectivement proposées des approches néo-ricardienne et post-keynésienne ont donné naissance à des «versions constituées». Les raisons de cet état de fait tiennent tout autant au contenu théorique des deux versions (souci de pédagogie et d'exhaustivité) qu'à des phénomènes qui relèvent de la sociologie de la connaissance (direction d'une revue, émergence d'une «école», notoriété internationale,...). Il convient, en revanche, de noter brièvement ce que l'on entend ici par «version constituée».

Conformément à Arena (1987a), la version constituée se caractérise par sa *vocation paradigmatique*. Elle tente ainsi de «définir implicitement les problèmes et les méthodes légitimes d'un domaine de recherche pour des générations successives de chercheurs». Ses «accomplissements» doivent donc être «suffisamment remarquables pour soustraire un groupe cohérent d'adeptes à d'autres formes d'activité scientifique concurrentes» (en l'occurrence l'approche conventionnelle) et ouvrir «des perspectives suffisamment vastes pour fournir à ce nouveau groupe de chercheurs toutes sortes de problèmes à résoudre» (Kuhn, 1983, pp. 29-30).

Cette vocation paradigmatique implique, en outre, une flexibilité limitée quant à la possible intégration de matériaux nouveaux au sein du «noyau dur» (au sens kuhnien) de la version constituée. D'une part, il lui faut en effet maintenir un degré de cohérence suffisant pour contester le paradigme prédominant. D'autre part, il lui est nécessaire de rechercher l'exhaustivité, de manière à convaincre un nombre toujours croissant d'«adeptes», pour reprendre l'expression de T. Kuhn.

Ces précisions données venons-en maintenant aux deux versions constituées que nous avons introduites. La première a donné naissance à ce qu'il est désormais convenu d'appeler «l'approche du surplus». Voyons comment le comité de rédaction de *Political Economy*, la maintenant défunte revue «d'études de l'approche du surplus», définit cette dernière :

«Le travail de reconstruction entamé par Sraffa et destiné à renouer avec l'ancienne approche 'classique' de la répartition de François Quesnay, Adam Smith et David Ricardo est aussi ou peut-être même plus important [que la critique de la théorie néo-classique du capital].

Adam Smith, puis Marx illustrèrent la capacité de cette analyse, qui est fondée sur la notion de surplus social, à offrir un cadre logique et cohérent pour le traitement des problèmes de la répartition, de la production, de l'accumulation et de la monnaie dans toute la richesse de leurs aspects sociaux et historiques — Marx représentant, dans notre optique, le point de développement le plus avancé de cette approche, demeure la tâche considérable de multiplier et de renouer avec les éléments essentiels de l'approche du surplus « éléments qui ne semblent pas inclure la loi de Say (présente chez Ricardo mais absente chez Marx, Sismondi ou Malthus) — puis d'incorporer de

nouveaux apports comme le principe de la demande effective de Keynes.» (*Political Economy*, 1985).

D'une manière plus analytique, P. Garegnani a pu caractériser le «noyau» de l'«approche du surplus». Son «trait distinctif» — «la détermination des parts non salariales du profit en tant que résidu ou 'surplus' — trouve (...) son fondement logique dans l'idée que le salaire réel et le produit social sont connaissables antérieurement à ces parts» (P. Garegnani, 1985, p. 165).

Pour caractériser la deuxième approche constituée et la distinguer de l'ensemble des versions post-keynésiennes entendues *au sens large*, nous emploierons à son propos le terme de «fondamentalisme keynésien», dû à A. Coddington (1976). P. Davidson a bien décrit le processus de sa genèse dans *Money and the Real World*:

«Je sentis qu'il était nécessaire de revenir aux écrits de Keynes, en particulier son *Traité de la monnaie* et sa *Théorie générale* et d'extraire, d'intégrer et d'actualiser le cadre conceptuel originel. Dans ce livre, le modèle théorique de Keynes est développé, afin d'offrir une moisson abondante d'aperçus sur des problèmes économiques courants, tels que l'accumulation, l'inflation, la répartition des revenus et la croissance de la masse monétaire. Ce développement se fonde sur les axiomes fondamentaux de Keynes selon lesquels 1) le futur est incertain (au sens de Keynes et de Knight), 2) la production prend du temps et, par conséquent, si la production doit se dérouler dans une économie monétaire où règne la spécialisation, on doit passer des accords contractuels, impliquant une mise en œuvre et un paiement futurs et 3) les décisions économiques sont prises à la lumière d'un passé invariable, alors qu'on se dirige vers un futur perfide.» (Davidson, 1978, p. xii)

Au delà de cet acte de naissance du fondamentalisme keynésien, P. Davidson a lui aussi caractérisé ce qu'il convient de considérer comme le noyau analytique de ce programme de recherches à travers quatre caractéristiques qui lui permettent d'appréhender le monde «réel»:

«(1) La monnaie est essentielle à court comme à long terme; c.-à-d. la monnaie n'est pas neutre — elle affecte les processus effectifs de décision; (2) le système économique passe dans le temps calendaire d'un passé irrévocable à un futur incertain. Les résultats effectifs des séries temporaires monétaires importantes seront engendrées par des circonstances non ergodiques; par conséquent, les décideurs savent que le futur n'est pas prédictible dans un sens probabiliste quelconque (...); (3) les contrats à terme en monnaie sont une institution humaine développée pour organiser de manière efficiente les processus de production et d'échange qui demandent du temps. Le contrat qui fixe le salaire monétaire est le plus connu de ces contrats orientés vers l'efficacité. Les économies modernes de production forment donc un système fondé sur l'existence de contrats relatifs au salaire monétaire. (4) Le chômage, et non le plein emploi, est une situation de laissez-faire habituelle dans une économie monétaire de production orientée vers le marché.» (Davidson, 1984, pp. 562-563)

1.2 *L'incompatibilité des versions constituées et le possible recours aux versions dissidentes*

Une rapide recension des principaux traits du fondamentalisme keynésien et de l'approche du surplus suffit à souligner la force des obstacles qui se dressent

sur la voie d'un rapprochement éventuel : l'accent mis par la première de ces deux approches sur les phénomènes monétaires, l'importance accordée à la notion de courte période et le rôle joué par l'incertitude radicale contrastent singulièrement avec la place que la seconde attribue aux phénomènes réels et aux tendances persistantes propres à la longue période, ainsi qu'avec la manière dont elle minimise le poids des comportements et des anticipations au sein de l'analyse économique.

Par ailleurs, aucune des deux approches constituées n'offre de flexibilité suffisante à la réalisation d'une synthèse. Du côté post-keynésien, A. Asimakopulos (1982) et H. Minsky (1990) ont d'ailleurs souligné pourquoi, selon eux, l'absence de représentation du système monétaire ou financier et de prise en compte des anticipations dans la version moderne de la théorie classique proposée par P. Sraffa, rend illusoire toute tentative sérieuse d'intégration des points de vue sraffaïen et post-keynésien. Du côté néo-ricardien, P. Garegnani (1983, 1990) et surtout M. Magnani (1983) perçoivent le fondamentalisme keynésien comme un allié potentiel des versions modernes de la théorie traditionnelle dans la mesure où, comme ces dernières, il contribue à l'abandon de l'analyse de longue période et à la généralisation du recours à une analyse du fonctionnement de l'activité économique fondée sur l'enchaînement séquentiel de courtes périodes.

On pourrait ainsi considérer comme négative la réponse à la question de la possibilité d'une synthèse. Toutefois, deux arguments militent contre cette conclusion hâtive. En premier lieu, nous avons pu noter que les versions constituées ne constituent que les présentations *dominantes* des points de vue post-keynésien et néo-ricardien. Or, parmi les présentations que, par commodité, nous appellerons «dissidentes» certaines contiennent des éléments de synthèse et ne considèrent pas que les approches post-keynésienne et néo-ricardienne soient figées par nature. Nous avons caractérisé et décrit les tentatives «dissidentes» par ailleurs et le lecteur intéressé pourra s'y reporter (Arena, 1987a).

De manière synthétique, toutefois, on notera que la dissidence post-keynésienne se distingue par une propension plus forte que celle de l'orthodoxie post-keynésienne à envisager les apports néo-ricardiens. Une première variante consiste à interpréter le système des prix de production de Sraffa comme un système de prix de longue période associé à un état de «tranquillité» quasi-stationnaire. Ce trait est alors tantôt assimilé à un outil purement critique de la théorie conventionnelle (Asimakopulos, 1982), à un schéma abstrait que l'on pourrait enrichir progressivement à partir d'éléments tirés du «temps historique» (Bhaduri et Robinson, 1980; Bhaduri, 1986) ou à une construction compatible avec un «système intégré réel-monnaire» utile à la compréhension de la longue période keynésienne (Kregel, 1983). Une deuxième variante — moins répandue il est vrai — abandonne l'interprétation du système de Sraffa comme «demi-modèle» d'équilibre de longue période pour lui substituer soit une lecture en termes de prix normatifs (Vicarelli, 1974; Eichner, 1985), soit en termes de prix d'offre (Earl, 1983), soit en termes de prix de longue période autorisant cependant l'occurrence d'une sous-utilisation de la capacité de production (Dutt, 1990).

La dissidence néo-ricardienne conteste, à des degrés divers, l'interprétation de l'analyse classique proposée par l'approche du surplus. Pour faire bref, deux positions peuvent être distinguées. La première est la plus modérée. Elle consiste à contester l'idée selon laquelle la solution du problème de la gravitation des prix courants autour des prix de production pourrait être obtenue à partir de la seule argumentation développée par Smith dans la *Richesse des Nations*. Le problème est donc supposé ouvert. Ce fait n'implique pas cependant l'abandon de la méthode des positions de longue période (Parrinello, 1977, 1983a, 1983b; Steedman, 1984).

La deuxième position, plus radicale, conteste explicitement l'assimilation du système des prix de production à un système de longue période. Elle lui préfère celle d'un «instantané» durant lequel le changement structurel continu qui caractérise l'économie serait «gelé»: les prix de production d'un «cycle de production annuel avec marché annuel». Cette interprétation offre de grandes analogies avec la deuxième version de la dissidence post-keynésienne et elle autorise l'articulation du schéma sraffaïen avec un processus de formation des niveaux de production et d'emploi à travers l'utilisation du principe de la demande effective; un traitement du marché qui n'exclut pas nécessairement l'occurrence de rationnements et ne suppose pas la validité *a priori* de la loi de Say; enfin, une théorie de la création de monnaie bancaire et de la circulation monétaire (Levine, 1981; Nell, 1988; Roncaglia, 1978).

Les analogies entre certaines versions dissidentes des approches néo-ricardienne et post-keynésienne ne constituent pas le seul argument qui milite en faveur de la possibilité d'une synthèse. Il importe en effet d'abandonner la comparaison stérile des contenus des versions constituées pour envisager celle, plus prometteuse, des traditions classique et keynésienne.

2. CONCEPTION CLASSIQUE ET CONCEPTION KEYNÉSIIENNE: CONVERGENCES ET INSUFFISANCES

La confrontation des conceptions classique et keynésienne se heurte d'emblée à un problème préalable, qui est celui de leur appréhension. On sait en effet que de nombreuses lectures de ces deux conceptions sont disponibles mais contradictoires. On devine, en outre, que les résultats de la confrontation projetée dépendront, de manière cruciale, de la manière dont on va les appréhender. C'est pourquoi il convient d'abord de décrire brièvement notre propre caractérisation des conceptions classique et keynésienne.

2.1 *Les conceptions classique et keynésienne du fonctionnement de l'activité économique*

Il n'est évidemment pas possible de développer ici, de manière complète, notre propre interprétation des conceptions classique et keynésienne². On se limitera donc à décrire les analogies essentielles des deux conceptions. Ces analogies concernent

2. À titre d'exemple, on pourra se reporter à Arena (1982a, 1985, 1987a).

d'abord la manière dont les théories classique et keynésienne conçoivent le mouvement économique. Au cœur des notions de reproduction classique et de circulation keynésienne, on trouve en effet une même représentation de la relation entre temps et mouvement économique, qui définit le premier comme une variable orientée et irréversible. Les opérations économiques sont supposées se succéder selon un ordre récursif dans la période courante et les liaisons qu'elles déterminent entre les variables ne peuvent être modifiées qu'à l'occasion du changement de période. On se réfère alors à une dynamique interpériodique, qui se distingue de la simple succession des phases internes à la période, c.-à-d., à la dynamique intrapériodique (Arena, 1987b).

Cette conception récursive apparaît d'abord dans le découpage classique du temps en «périodes d'une révolution de production et de consommation» (Mill, 1823, p. 247)³. Les «périodes» sont généralement assimilées à des «années», comme le note J. Mill (1823, p. 247). Elles permettent de définir clairement le processus de reproduction, qui ne peut être compris qu'en dynamique :

«La totalité de ce que les facultés productives du pays *créent* dans le cours d'une année se nomme le produit annuel brut. La plus grande partie de ce produit est destinée à remplacer le capital consommé, à rembourser au capitaliste ce qu'il a dépensé pour les salaires de ses ouvriers et l'achat de ses matières premières, et à l'indemniser pour *l'usure* de ses machines. Ce qui reste du produit futur, après que le capital a été remplacé, se nomme le produit net, et il se distribue toujours comme profit de capital, ou comme loyers.

Ce produit net est le fonds duquel provient communément toute addition au capital national. Si tout le produit est consommé improductivement, le capital national reste le même, il n'est diminué ni augmenté. Si l'on consomme improductivement plus que le produit net, le surplus est pris sur le capital, et le capital national se trouve diminué d'autant. Si l'on consomme improductivement moins que le produit net, ce qui en reste est destiné à la consommation productive, et le capital national se trouve augmenté d'autant.» (Mill, 1823, pp. 242-244)

À la lecture de cette longue citation de James Mill, on mesure la fidélité de Sraffa à la démarche classique lorsque celui-ci, se référant à celui-là, introduit la notion de «cycle annuel de la production avec le marché annuel» (Sraffa, 1970, p. 12). Cette conception du découpage temporel en années n'est pas seulement classique; elle trouve en effet son origine dans la Physiocratie⁴. Elle s'inscrit dans une représentation causale du temps, distincte de la conception simultanée du temps logique, propre à la théorie walrasienne de la formation des équilibres généraux de production et à ses relectures modernes. Elle permet ensuite d'explicitier la contrainte de reproductibilité du système économique, soulignée par James Mill. Sraffa y a contribué, en la formalisant sous forme d'un système d'inégalités impliquant pour l'économie, de «remplacer ce qui a été consommé dans la production»

3. Cette expression de James Mill est reprise par Sraffa (1975, p. 99) dans son *Introduction aux œuvres de Ricardo*.

4. Cf. la référence constante, dans les premières pages de Sraffa (1970), à la notion d'année, la fin de laquelle «le marché se tient, après la récolte» (p. 1).

(1970, p. 6). Les économies qui ne satisfont pas cette contrainte ne produisent pas ce que Ricardo appelait des marchandises et qui constituait l'objet de la théorie classique de la production et des prix :

«Quand (...) nous parlons des marchandises (...) nous n'avons en vue que celles de ces marchandises dont la quantité peut s'accroître par l'industrie de l'homme, dont la production est encouragée par la concurrence, et n'est contrariée par aucune entrave.» (Ricardo, 1977, p. 26)

C'est pourquoi ces économies sont également exclues de la réflexion de Sraffa (1970, p. 6). Dans ce contexte reproductif, on retrouve «l'image originelle d'un système de production et de consommation comme procès circulaire» (p. 116), qui correspondait au «point de vue qui est celui des vieux économistes classiques d'Adam Smith à Ricardo» (p. vii) et du «*Tableau économique* de Quesnay» (p. 116). C'est dans ce contexte qu'il est possible de décrire une séquence d'opérations économiques allant des avances aux reprises en passant par la production proprement dite. Certes, cette séquence ne laisse aucune place à l'incertitude dans la version ricardienne de la théorie classique en raison de la formulation de la loi de Say et du rôle joué par la théorie de la gravitation des prix de marché autour des prix naturels. Mais, comme l'a montré P. Garegnani (1978-79), la loi de Say n'est pas nécessaire à la construction ricardienne. C'est d'ailleurs ce que montre la version sisonndienne de la théorie classique, qui utilise les mêmes outils mais formule des hypothèses différentes (R. Arena, 1981, 1982b).

Une conception causale analogue nous semble être à l'œuvre dans l'analyse keynésienne. Dans la *Théorie générale*, le principe de la demande effective et le rôle joué par les anticipations entrepreneuriales de courte période dans la formation des niveaux de production et d'emploi constituent une première illustration de la césure systémique qui sépare la détermination des niveaux de production par les offreurs et la tenue des échanges sur les marchés. Il faut toutefois admettre que la *Théorie générale* au sein de laquelle la notion traditionnelle d'équilibre continue à exercer ses effets, ne constitue pas la seule, ni probablement la meilleure illustration possible. Les articles relatifs au motif de financement sont, de ce point de vue, plus significatifs car ils placent au centre de l'analyse la question du financement initial de la production ou de l'investissement par les banques et montrent comme, dans ce contexte, les investissements peuvent être mis en œuvre sans épargne préalable (cf. R. Arena, 1984; C. Dangel, 1988). Le *Traité de la monnaie* constitue probablement l'un des meilleurs indices d'une conception causale du fonctionnement de l'activité économique. D'une part, il se réfère en effet explicitement au «cercle normal des échanges entre revenu et consommation» (J.M. Keynes, 1971, vol. V, p. 30). D'autre part, l'activité économique y est présentée comme une succession de contrats entre agents. Le contrat qui ouvre la période met en relation les banques et les firmes et on comprend, dans cette perspective, le rôle central attribué par J.M. Keynes à la monnaie bancaire. La nécessité de ce premier contrat est liée au fait que la production prend du temps et que les entrepreneurs doivent financer la production, le paiement des salaires et l'investissement courant avant même que le produit ne soit vendu et la monnaie restituée. Le deuxième

contrat est le contrat de salaire. Il illustre l'existence d'une «économie de salaire monétaire» (J.M. Keynes, 1978, vol. XXIX) et un phénomène que J.M. Keynes décrit sous la forme de «la concurrence des individus et des groupes à propos des salaires monétaires» (J.M. Keynes, 1942, p. 39). Un troisième contrat peut alors être introduit qui lie les consommateurs et les producteurs. Le financement de l'activité par les banques et le paiement des salaires monétaires le rendent possible. Enfin le dernier contrat met en présence les entrepreneurs et les spéculateurs sur les marchés financiers et permet d'introduire le concept de «monnaie d'épargne» (au sens de Shackle, 1983). Il permet de consolider *a posteriori* les dépenses d'investissement par autofinancement ou recours à l'épargne externe.

On peut ainsi constater combien les notions de reproduction classique et de circulation keynésienne sont complémentaires dans la perspective de définition de l'unité de base temporelle que constitue une période de production et de marché. Cette constatation illustre bien comment le rapprochement des deux traditions peut s'avérer plus prometteur que celui des versions constituées. Il permet en effet de mieux comprendre la possible articulation du *Traité de la monnaie* et le «cycle» sraffaïen de *Production de marchandises*. Les problèmes soulevés ne concernent qu'une partie de la tâche de construction d'une dynamique d'inspiration «classico-keynésienne» ou «post-classique», celle qui a trait, pour l'essentiel, à la définition de la période unitaire, c.-à-d., à la dynamique intrapériodique (Arena, 1987b).

D'une part, en effet, si les notions de reproduction et de circulation contraignent macroéconomiquement l'articulation des périodes, elles ne suffisent cependant pas à l'appréhender. Il faut alors analyser les processus de formation et de révision périodiques des anticipations des agents et, en particulier, des entreprises. Dans ce domaine, on doit cependant convenir que les traditions classique et keynésienne ont peu à nous apprendre. Les économistes classiques attachés à la loi de Say ne se souciaient évidemment pas de ce problème⁵. Ceux qui rejetèrent cette loi eurent davantage l'occasion de développer leurs conceptions en la matière (cf. A. Maricic, 1982, à propos de T. Malthus; Arena, 1981, 1982b et Arena et Torre, 1985, à propos de Sismondi) mais leurs apports éclairent davantage la signification de la notion de période que celle de dynamique interpériodique.

On trouve, en revanche, une réflexion approfondie chez Keynes en matière d'incertitude et d'anticipations (Arena, 1989). Elle ne débouche cependant pas sur une véritable dynamique interpériodique (Arena et Maricic, 1988). Ce résultat n'est guère surprenant. Il est en effet conforme au point de vue de Keynes, selon lequel les processus de formation des anticipations de courte période n'exerçaient aucune influence sur la stabilité, voire le sentier temporel de l'économie (Keynes, 1973, vol. XIII, pp. 602-603; cf. également, Amadeo, 1989, pp. 107-113).

L'apport de traditions autres que celles des classiques et de Keynes doit donc ici être sollicité. Ces carences relatives à la dynamique interpériodique demeurent lorsque l'on s'intéresse à la dynamique transpériodique, celle-là même qui porte

5. Une intéressante exception est cependant celle de J.R. Mac Culloch: sur ce point, cf. Sosthé (1991).

sur les paramètres contraignant la formation des principales variables économiques (Arena, 1987b).

Chez les classiques, ces paramètres concernent essentiellement l'état des techniques productives, le niveau de la capacité de production et les goûts et coutumes des consommateurs. Dans la *Théorie générale*, ils correspondent tantôt aux «variables indépendantes» (propension à consommer, efficacité marginale du capital, préférence pour la liquidité), tantôt aux «données» (niveau de la capacité de production, état des techniques, goût des consommateurs, formes de concurrence) dont J.M. Keynes nous dit que «ceci ne signifie pas que nous supposons ces facteurs constants mais simplement que, pour le moment, nous nous abstenons d'analyser ou même de prendre en considération les conséquences de leurs variations» (J.M. Keynes, 1942).

La dynamique transpériodique ou paramétrique est évidemment très rarement envisagée en théorie économique, en particulier dans le cadre des approches menées en termes d'équilibre économique général. Elle correspond cependant à ce que les auteurs classiques ou keynésiens ont parfois appelé l'analyse de longue période. Cette opposition entre courte et longue périodes ne nous paraît cependant pas très heureuse. En effet, la dynamique transpériodique, qui régit l'évolution des grandeurs économiques dites de longue période, ne se substitue pas mais se superpose aux deux autres formes de dynamique : c'est là une autre caractéristique commune des traditions théoriques classique et keynésienne. Pour utiliser des termes plus modernes, la dynamique classique ou keynésienne se caractérise en effet par sa «dépendance à l'égard du sentier». Les processus d'ajustement ne sont pas notionnels et réversibles comme dans le temps logique du tâtonnement. Ils sont effectifs et irréversibles (Arena, 1990b).

Ces analogies entre traditions classique et keynésienne ne sont pas sans relations avec celles qui concernent le traitement des agents. La prise en compte d'une dynamique récursive est en effet liée au refus d'assimiler l'ensemble des opérations économiques qui composent la période à de purs et simples échanges particuliers. C'est ainsi que la production ne peut être mise en œuvre que par des agents spécifiques, les entrepreneurs, dont c'est la fonction sociale caractéristique. L'exercice de cette fonction est d'ailleurs récompensé par l'obtention d'un revenu, lui aussi original, le profit. La répartition des profits entre entrepreneurs et salariés, puis au sein des entrepreneurs, ne relève pas, en outre, de la logique marchande de l'offre et de la demande mais bien des règles macroéconomiques systémiques qui s'imposent aux agents. Dans ce contexte, les revenus des salariés ne sont pas davantage déterminés par la loi de l'offre et de la demande mais par des conventions sociales.

On constate ainsi que, dans les traditions classique et keynésienne, les agents ne sont pas homogènes et substituables. Ils se différencient non pas en raison de leurs fonctions-objectifs et de leurs dotations initiales, mais grâce aux rôles diversifiés et complémentaires qu'ils exercent dans la séquence des différentes opérations productives. Le mode d'organisation de l'économie n'est donc pas fondé sur l'égalité des conditions et la liberté des décisions individuelles mais sur la hiérarchie

sociale, c'est-à-dire, sur l'hétérogénéité des fonctions et la contrainte qu'exerce le rôle social sur les choix des agents.

L'abandon d'une conception dans laquelle prédomine la figure de l'échange généralisé implique enfin celui d'une représentation de l'économie fondée sur la symétrie des comportements d'offre et de demande. Les relations entre producteurs diffèrent ainsi entièrement de celles qu'ils entretiennent avec les consommateurs. Ce véritable primat de l'offre qui caractérise une économie de production s'inscrit formellement dans la structure des théories classique et keynésienne.

Ainsi, la première limite son objet aux économies de production, c'est-à-dire, à celles dans lesquelles existe un surplus positif de marchandises. La nécessité de prendre en compte cette spécificité implique, à son tour, le recours à des systèmes de prix qui respectent le donné de l'existence d'un surproduit, comme le sont les systèmes de prix classiques. Quant à la tradition keynésienne, elle soustrait, elle aussi, les variables de la répartition et le mécanisme de la formation des prix d'offre à la logique d'un marché symétrique. Le salaire nominal est en effet fixé en début de période, à travers des mécanismes de type socio-institutionnel et le taux d'intérêt dépend très fortement de la psychologie de masse et des jugements conventionnels des agents. Quant aux prix, ils sont eux-mêmes déterminés selon le principe de la demande effective, c'est-à-dire, par l'offre.

Les éléments de convergence entre traditions classique et keynésienne que nous venons de rappeler n'épuisent pas le champ des possibles. Ils constituent seulement, selon nous, les plus substantiels dans la perspective d'une éventuelle synthèse. Il existe cependant aussi des points de divergence entre les deux traditions. Il convient donc de les analyser également, quitte à recourir à d'autres sources d'inspiration théorique, lorsque l'opposition s'avère trop difficile à surmonter.

2.2 *Les conceptions classique et keynésienne du fonctionnement de l'activité économique : points de divergence et possibles dépassements*

La place attribuée aux anticipations dans le processus de formation des variables économiques constitue l'un des thèmes qui différencie les approches classique et keynésienne. À l'appui de ce point de vue, on peut se référer à la critique de «subjectivisme» adressée à la théorie post-keynésienne par l'approche du surplus : la première des ces approches accorderait une place trop importante aux comportements subjectifs de courte période des entrepreneurs, sous-estimant ainsi les tendances lourdes et permanentes qui caractérisent l'évolution du système économique à long terme.

A contrario, les post-keynésiens reprochent à l'approche du surplus son incapacité à rendre compte des crises économiques de courte période et, plus généralement, des cycles d'affaires. Si cette dissymétrie existe, il faut cependant noter qu'elle concerne les versions constituées, plus que les interprétations dissidentes. Si, en revanche, on se réfère aux traditions classique et keynésienne, elle cesse d'être pertinente et, comme on l'a déjà noté, aucune des deux traditions ne peut vraiment nous aider lorsqu'il s'agit de caractériser le processus de *formation* et

de *révision* des anticipations. En ce sens, ce premier point de divergence est plus apparent que réel. Il s'agit ici de rechercher ailleurs ce qui peut être interprété comme une faiblesse commune aux deux traditions.

La dimension monétaire de l'analyse constitue, sans nul doute, un autre point de divergence apparent entre classiques et keynésiens. On connaît, en effet, la place accordée, dans la tradition classique, à la notion de marchandise, entendue comme un objet difficile à produire et destiné à être vendu sur un marché. Ce primat de la marchandise sur la monnaie apparaît tout particulièrement à travers le rôle essentiel conféré aux phénomènes réels (prix relatifs, variables de la répartition, variables de l'accumulation du capital) par les classiques. Il est confirmé par l'hésitation caractéristique de Ricardo entre une théorie monétaire quantitative et une théorie monétaire fondée sur l'approche au travail salarié.

Une toute autre démarche est à l'œuvre dans le *Traité de la monnaie* de Keynes, très influencée par le nominalisme monétaire de la fin du dix-neuvième et du début du vingtième siècle. La «monnaie de compte» y apparaît en effet comme le concept fondateur. Ce primat de la monnaie sur la marchandise apparaît à la fois à travers l'abandon de la théorie de la valeur et le traitement particulier qui est réservé à la notion de «monnaie-marchandise»: si la «monnaie-marchandise» est monnaie ce n'est pas, comme dans la tradition ricardienne, parce qu'elle d'abord une marchandise dotée d'une valeur d'échange et difficile à produire; elle n'est monnaie que parce que, conventionnellement, la société a décidé qu'elle serait «la chose qui répond à la description» [de la monnaie de compte] (Keynes, 1971, vol. V, p. 3).

Par ailleurs, la monnaie de compte n'est pas le seul concept pris en compte dans le *Traité*. La «monnaie propre» constitue l'incarnation de l'unité monétaire en tant qu'instrument qui permet à la fois d'«exécuter les contrats de dettes et les contrats de prix» et de «garder un stock de pouvoir d'achat général» (Keynes, *ibid*). Elle peut prendre la forme de la «monnaie d'État» et surtout de la monnaie bancaire. Cette dernière monnaie est celle qui permet de faire circuler les revenus. Elle est périodiquement créée et détruite par le système bancaire et sa durée de vie est la même que celle de la circulation du produit. S'inscrivant clairement dans la tradition non quantitative, l'approche keynésienne du *Traité* reprend les tentatives antérieures de Tooke, Wicksell, Hawtrey ou Schumpeter, en distinguant la monnaie bancaire qui permet de faire circuler le revenu de la monnaie d'épargne qui constitue l'un des actifs échangés dans la «circulation financière» (Arena, 1985).

La divergence avec l'approche classique semble ici substantielle. Là encore, cependant, le rappel de la tradition classique est nécessaire afin de nuancer cette première impression. Le recours à la théorie quantitative, comme l'adoption de la Loi de Say, n'a concerné en effet que la version ricardienne de l'approche classique. Or, le premier, pas plus que la seconde, n'est logiquement nécessaire à la tradition classique en tant que telle. Ainsi, du côté ricardien, un auteur comme J.S. Mill a introduit dans son approche les enseignements de l'École de la Banque, alors que dans le camp «dissident», Malthus comme Sismondi ont montré qu'une approche classique de la production n'appelait pas forcément une théorie monétaire

quantitative (Maricic, 1982; Arena et Torre, 1985). Cette conclusion, que retiennent également les néo-ricardiens modernes (Roncaglia, 1978; Pivetti, 1985, 1988) peut être aisément illustrée en combinant un modèle de production d'inspiration classique à une offre de monnaie endogène (Arena, 1982a). On retrouve ainsi l'étroite parenté originelle qui lie les théories de la circulation et de la reproduction, c'est-à-dire, l'approche commune du circuit économique qui caractérisait l'économie politique française du dix-huitième siècle.

Un troisième point de divergence qu'il convient de noter est celui de la détermination des prix. D'un côté, en effet, l'approche classique privilégie la notion de prix naturel ou de prix de production. Celle-ci prend elle-même appui sur l'hypothèse d'uniformité des taux de profit et la théorie de la gravitation des prix de marché autour des prix naturels. Elle suppose enfin un système économique composé de branches d'activité. D'un autre côté, il faut bien admettre que, dans ses écrits, Keynes ne nous a laissé aucune théorie achevée de la détermination des prix. Il semble, en outre, que le niveau d'appréhension des agents dans la formation keynésienne de la demande effective, soit tantôt «les entrepreneurs» (Keynes, 1942, p. 49) entendus comme un ensemble agrégé, tantôt «l'entrepreneur» (pp. 48-49, note 1) saisi au plan microéconomique.

Si l'on tente de dépasser ces différences essentielles entre les deux approches, il convient d'abord d'introduire explicitement la notion de prix unitaire dans l'analyse keynésienne et ainsi d'abandonner une mesure réalisée en pures «quantités de valeur monétaire». La théorie des prix à laquelle on est conduit à se référer dans ce contexte est de type *cost-plus* ou *mark-up*. Certes, on a contesté la légitimité d'un tel recours. Il supposerait en effet l'adhésion à la «version la plus extrême du keynésianisme» (Ducros, 1978, pp. 26-27), c.-à-d., à une version dont la fidélité à Keynes est douteuse. Toutefois, la référence implicite de l'analyse keynésienne à l'approche marshallienne des prix d'offre de courte période (Padoan, 1979; Kregel, 1980; Minsky, 1980), un bon nombre de développements tirés des textes de J.M. Keynes (1971; 1942, chapitres 3 et 11) et les remarques de J.M. Keynes à G. Means sur la flexibilité des prix en 1939 (Means, 1959) paraissent autoriser l'introduction de prix de type *cost-plus* ou *mark-up* dans l'analyse keynésienne. La plupart des post-keynésiens (Davidson et Smolensky, 1964; Eichner et Kregel, 1975; Kenyon, 1978; Minsky, 1980; Weintraub, 1961) concluent d'ailleurs en ce sens. Il en est de même des économistes qui prirent part, du côté de Keynes, aux débats historiques autour de la *Théorie générale* (Harrod, 1937; Kahn, 1978, p. 548; Robinson, 1977, pp. 132-137).

Pour assurer la compatibilité des approches keynésienne et classique en matière de formation de prix, cette dernière doit également accepter des modifications substantielles.

En premier lieu, la théorie des prix de production de P. Sraffa ne peut plus être interprétée comme une approche de la longue période. Elle devient la théorie de l'existence des prix relatifs au sein d'un moment bien précis du cycle (du capital), celui de la production et dans le cadre d'économies soumises aux normes de reproductibilité dans l'échange et dans la production. Une telle interprétation des prix

de production est conforme à celle qu'en donne Pasinetti (1981), à la suite de Ricardo. Dans l'ouvrage de Pasinetti, les prix auxquels se réfère l'auteur prévalent aussi bien en courte qu'en longue période; il n'existe donc plus deux théories des prix :

«(les) déterminants 'naturels et premiers' (l'expression est de D. Ricardo — R.A.) (des variables) sont destinés à jouer en longue période, quelles que puissent être les déviations transitoires de courte période. Dire ceci, c'est quelque chose de plus que de dire que la présente analyse est une analyse de longue période. Nous avons accordé et nous accorderons notre attention à la norme; et la norme est toujours là — même si elle n'est pas aussi apparente — pas moins en courte qu'en longue période, quelle que puisse être l'importance des désajustements temporaires.» (Pasinetti, 1981, p. 127)

Cette interprétation est d'ailleurs corroborée par le chapitre 2 de *Structural Change and Economic Growth* consacré à l'analyse de courte période, où Pasinetti définit également un système de prix de production.

La référence à la norme d'uniformité des taux de profit doit ensuite être abandonnée au profit d'une hypothèse de différenciation inter — et intra — sectorielle, qui conduit à abandonner le cadre smithien de la libre-concurrence (Arena et Torre, 1981). En effet, dans notre interprétation, l'uniformité supposée des taux de profit ne saurait être considérée comme le résultat d'une autre théorie, telle que celle de la gravitation des prix de marché autour des prix naturels. Elle découle du choix arbitraire d'une règle particulière de répartition du surproduit et pourrait se voir substituer beaucoup d'autres hypothèses. Comme l'a souligné Hicks avec pertinence, l'uniformité des taux de profit sectoriels doit donc être considérée comme une «uniformité conventionnelle» (Hicks, 1985, p. 306).

La signification de cette «convention» est directement liée aux hypothèses expliquées de *Production de marchandises*. Le postulat d'uniformité découle d'abord de l'hypothèse d'un antagonisme entre groupes sociaux dans le partage du produit net. On peut en effet montrer, grâce à des résultats de Steedman (1986), que cette thèse doit nécessairement exclure le cas d'une différenciation des taux, «l'intérêt de branche» pouvant en effet se substituer alors à «l'intérêt de classe» (Arena, 1990a). Le postulat d'uniformité est également lié à l'hypothèse de reproductibilité. Le taux général de profit apparaît en effet comme une norme sociale minimale s'imposant à l'ensemble des producteurs: sa non-obtention conduirait tout ou partie de ces derniers à ne pas réitérer leurs procès de production et, par conséquent, à empêcher la reproduction d'ensemble du système économique. On reconnaît ici l'interprétation ricardienne du taux naturel de profit: son obtention est en effet présentée par l'auteur des *Principes* comme le motif principal des producteurs, sans lequel la production ne saurait être répétée (Ricardo, 1973, pp. 235,256,257,272) puisqu'elle serait découragée.

Les prix de production doivent ensuite être définis en termes monétaires. C'est là la simple conséquence de l'introduction, déjà envisagée ci-dessus, d'une monnaie de compte/numéraire externe dans le système des prix de production. Enfin, les prix de production ne peuvent plus être considérés comme des prix d'équilibre assurant l'égalité entre l'offre et la demande, ainsi que le supposait la théorie de la

gravitation. Au sein de la période courante, ils ne s'ajustent pas et ne sont donc pas susceptibles de «vider le marché».

Dans la section précédente, nous avons pu noter comment une même conception de la période unitaire et donc de la dynamique intrapériodique était en œuvre dans les traditions classique et keynésienne. Le domaine des dynamiques inter et transpériodiques fait apparaître un degré d'approfondissement moindre et, par conséquent, la nécessité de prendre en compte des apports nouveaux.

Au delà des remarques prospectives que nous avons déjà formulées, il convient également d'évoquer les difficultés particulières que présentent les thèmes de la croissance et des fluctuations. Le premier de ces thèmes est probablement celui qui en pose le moins. La perspective ouverte par Harrod et les développements plus récents centrés sur le changement structurel (Pasinetti, 1981) ou sur la croissance sans plein-emploi des ressources (Lavoie, 1992a, 1992b) constituent en effet une voie de recherches féconde, susceptible d'accueillir aussi bien les apports classiques que keynésiens.

Le thème des fluctuations est, en revanche, moins adapté à une tentative de synthèse puisque les modèles «kaldoriens» ou «kaleckiens» modernes présentent des caractéristiques sensiblement différentes de celles des modèles dits «classiques» au sens de Goodwin (Arena, 1990b). La question du rapprochement de ces deux types de modèles est évidemment d'actualité mais elle est compliquée. C'est pourquoi le traitement des fluctuations économiques demeure aujourd'hui encore un domaine en friche aussi bien pour les économistes d'inspiration classique que pour ceux qui se disent keynésiens.

CONCLUSION

Ce domaine, comme le précédent, est typiquement l'un de ceux pour lesquels des apports originaux seraient utiles. Plus généralement, c'est dans le cadre de la dynamique économique qu'une synthèse des traditions classique et keynésienne paraît la plus nécessaire. Le monde réel a en effet connu de tels bouleversements économiques depuis deux décennies qu'il semble désormais impossible de recourir à des schémas datant souvent des «Trente Glorieuses».

Dans cette perspective, les traditions classique et keynésienne peuvent être d'un grand secours car elles ont toujours accordé une place essentielle aux changements des structures et des institutions économiques. Elles doivent cependant intégrer les apports d'économistes qui, comme Wicksell, Marshall, Schumpeter, Kalecki ou Kaldor, prirent au sérieux la tâche de comprendre le fonctionnement et l'évolution des économies capitalistes de marché et façonnèrent des outils susceptibles de permettre la réalisation de cet objectif. Elles doivent enfin se rénover, en recourant, en particulier, aux avancées les plus récentes des outils qui permettent une formalisation à la fois rigoureuse et adéquate des phénomènes observés. Dans ces conditions, la synthèse entre classiques et keynésiens demeure encore possible.

BIBLIOGRAPHIE

- AMADEO, E.J. (1989), *Keynes's Principle of Effective Demand*, Edward Elgar, Upleadon.
- ARENA, R. (1981), «Noté sur les apports de Sismondi à la théorie classique», *L'Actualité économique*, vol. 57, octobre-décembre.
- ARENA, R. (1982a), «Réflexions sur la compatibilité des approches ricardienne et keynésienne du fonctionnement de l'activité économique», *Économie appliquée*, vol. 35, no.1.
- ARENA, R. (1982b), «Réflexions sur l'analyse sismondienne de la formation des prix», *Revue économique*, vol. 33.
- ARENA, R. (1984), «Monnaie, production et actifs financiers dans une perspective keynésienne», *Économies et sociétés*, vol. 18, avril.
- ARENA, R. (1985), «Circulations, revenu et capital : théorie monétaire et tradition non-quantitative», in *Production, circulation et monnaie*, R. ARENA, A. GRAZIANI et J. KREGEL (dir.), Presses Universitaires de France, Paris.
- ARENA, R. (1987a), «L'école Internationale d'Été de Trieste (1981-1985) : vers une synthèse classico-keynésienne?», *Économies et sociétés*, vol. 21, mars.
- ARENA, R. (1987b), «Dynamique économique : nouveaux débats, nouvelles perspectives», *L'Actualité économique*, vol.63, mars.
- ARENA, R. (1989) «Keynes après Lucas : quelques enseignements récents de la macroéconomie monétaire», *Économies et sociétés*, vol. 23.
- ARENA, R. (1990a), «Introduction» à ARENA et RAVIX (dir.).
- ARENA, R. (1990b), «La dynamique économique classique : une revue de littérature», *Revue d'économie politique*, vol. 100, juillet/août.
- ARENA, R., et A. MARICIC (1988), «Les réactions françaises à la *Théorie générale* (1936-1951)», *Cahiers d'économie politique*, no. 14/15.
- ARENA, R. et J.L. RAVIX (dir.) (1990), *Sraffa, trente ans après*, Presses Universitaires de France, Paris.
- ARENA, R. et D. TORRE (1981), «Structures macroindustrielles et plans microéconomiques de production», colloque de l'ARAE, Lyon, mai.
- ARENA, R., et D. TORRE (1985), «Les théories monétaires de Sismonde de Sismondi : quelques éléments d'analyse», *Économies et sociétés*, vol. 19, février.
- ASIMAKOPOULOS, A. (1971), «The Determination of Investment in Keynes' Model», *Canadian Journal of Economics*, vol. 4, août.
- ASIMAKOPOULOS, A. (1982), «Keynes et Sraffa», *L'Actualité économique*, vol. 58, janvier/juin.
- BEAUD, M. (1987), «Alternatives», *Le Monde*, 18 août.
- BHADURI, A. (1986), *Macroeconomics — The Dynamics of Commodity Production*, Macmillan, Londres.

- BHADURI, A., et J. ROBINSON (1980), «Accumulation and Exploitation: an Analysis in the Tradition of Marx, Sraffa and Kalecki», *Cambridge Journal of Economics*, vol. 4, no. 2.
- CODDINGTON, A. (1976), «Keynesian Economics: the Search for First Principles», *Journal of Economic Literature*, vol. 14, no. 4.
- DANGEL, C. (1988), «Théorie monétaire de J.M. Keynes: l'hypothèse de séparabilité de la demande de monnaie», *Recherches économiques de Louvain*, vol. 54, octobre.
- DAVIDSON, P. (1978), *Money and the Real World*, Macmillan, Londres, Deuxième édition.
- DAVIDSON, P. (1982), *International Money and the Real World*, Macmillan, Londres.
- DAVIDSON, P. (1984), «Reviving Keynes's Revolution», *Journal of Post Keynesian Economics*, vol. 4, été.
- DAVIDSON, P. (1987), «Sensible Expectations and the Long-Run Non-Neutrality of Money», *Journal of Post Keynesian Economics*, vol. 10, automne.
- DAVIDSON, P., et E. SMOLENSKY (1964), *Aggregate Supply and Demand Analysis*, Harper and Row, New York.
- DUCROS, B. (1978), «Les relations entre prix, flux et stocks en analyse de déséquilibre», *Économie appliquée*, vol. 31, no. 1.
- DUTT, A. (1990), *Growth, Distribution and Uneven Development*, Cambridge University Press, Cambridge.
- EARL, P. (1983), *The Economic Imagination*, M.E. Sharpe, Armonk (NY).
- EICHNER, A. (1985), *Towards a New Economics*, Macmillan, Londres.
- EICHNER, A., et I. KREGEL (1975), «An Essay on Post-Keynesian Theory: a New Paradigm Economics», *Journal of Economic Literature*, vol. 13, décembre.
- GAREGNANI, P. (1976), «On a Change in the Notion of Equilibrium in Recent Work on Value and Distribution» *in Essays in Modern Capital Theory*, M. BROWN, K. SATO et P. ZAREMBKA (dir.), North Holland, Amsterdam.
- GAREGNANI, P. (1978-79), «Notes on Consumption, Investment and Effective Demand», I et II, *Cambridge Journal of Economics*, décembre 1978 et mars.
- GAREGNANI, P. (1983), «A Reply to Joan Robinson», *in Keynes's Economics and the Theory of Value and Distribution*, J. EATWELL et M. MILGATE (dir.), Duckworth, Londres.
- GAREGNANI, P. (1985), «La théorie classique de la répartition et le problème dit de la 'transformation' chez Marx», *in Un échiquier centenaire*, G. DOSTALER (dir.), La Découverte/Presses de l'Université du Québec.
- GAREGNANI, P. (1990), «Approche marginaliste et approche classique», *in ARENA et RAVIX (dir.)*.

- HARROD, R. (1966), «Keynes and Traditional Theory», *in Il sistema keynesiano : trent'anni di discussioni*, R. LEKACHMAN (dir.), Franco Angeli, Milan (1937).
- HENRY, J., et M. SECCARECCIA (1982), «Introduction» à *La Théorie post-keynésienne, contributions et essais de synthèses*, *L'Actualité économique*, vol. 58, janvier/juin.
- HICKS, J. (1985), «Sraffa and Ricardo: A Critical View», *in The Legacy of Ricardo*, G. CARAVALE (dir.), Blackwell, Oxford.
- KAHN, R. (1978), «Some Aspects of the development of Keynes's Thought», *Journal of Economic Literature*, juin.
- KENYON, P. (1978), «Pricing in Post-Keynesian Economics», *Challenge*, juillet.
- KEYNES, J.M. (1942), *Théorie générale de l'emploi, de l'intérêt et de la monnaie*, Payot, Paris.
- KEYNES, J.M. (1971), *Treatise on Money*, Macmillan, Londres, vol. 5 des *Collected Writings*.
- KEYNES, J.M. (1973), *The General Theory and After Part I: Preparation*, Macmillan, Londres, vol. 13 des *Collected Writings*.
- KEYNES, J.M. (1978), *The General Theory and After: A Supplement*, Macmillan, Londres, vol. 29 des *Collected Writings*.
- KREGEL, I. (1980), «I fondamenti marshalliani del principio della domanda effettiva di Keynes», *Giornale degli Economisti e Annali di Economia*, vol. 39, mars-avril.
- KREGEL, J. (1983), «Effective Demand: Origins and Development of the Notion», *in Distribution, Effective Demand and International Economic Relations*, J. KREGEL (dir.), Macmillan, Londres.
- KREGEL, J. (1987), «Shylock and Hamlet or are there Bulls and Bears in the Circuit?», *Economies et sociétés*, vol. 21, septembre.
- KUHN, T. (1983), *La structure des révolutions scientifiques*, Flammarion, Paris.
- LAVOIE, M. (1992a), «The Kaleckian Model of Growth and Distribution and its Neo-Ricardian and Neo-Marxian Critiques», Cahier de recherche 9201E, Université d'Ottawa, présenté au séminaire du LATAPSES, Université de Nice-Sophia Antipolis/CNRS.
- LAVOIE, M. (1992b), «Interest Rates and Kaleckian Growth Models», Cahier de recherche 9214E, Université d'Ottawa, présenté au séminaire du LATAPSES, Université de Nice-Sophia Antipolis/CNRS.
- LEVINE, D.P. (1981), *Economic Theory, volume II: The System of Economic Relations as a Whole*, Routledge and Kegan Paul, Londres.
- MAGNANI, M. (1983), «Keynesian Fundamentalism: A Critique» *in Keynes's Economics and the Theory of Value and Distribution*, J. EATWELL et M. MILGATE (dir.), Duckworth, Londres.

- MARICIC, A. (1982), «Demandes et marchés dans l'analyse de T.R. Malthus : une tentative d'interprétation», in *Études d'économie classique et néo-ricardienne*, R. ARENA *et alii*. Presses Universitaires de France, Paris.
- MEANS, G. (1959), «Administered Prices Reconsidered : Discussion», *American Economic Review*, vol. 49, mai.
- MILL, J. (1823), *Éléments d'économie politique*, Bossange Frères Librairies, Paris.
- MINSKY, H. (1980), «La Coerenza dell'economia capitalistica : i fondamenti marshalliani della critica keynesiana della teoria neo-classica», *Giornale degli Economisti e Annali di Economia*, mars-avril.
- MINSKY, H. (1982), *Can «It» Happen Again?*, M.E. Sharpe, Armonk (NY).
- MINSKY, H.P. (1990), «Sraffa and Keynes : Effective Demand in the Long-run», in *Essays on Piero Sraffa*, K. BHARADWAJ *et* B. SCHEFOLD (dir.), Unwin Hyman, Londres.
- MOORE, B. (1988), *Horizontalists and Verticalists : the Macroeconomics of Credit Money*, Cambridge University Press, Cambridge.
- NELL, E. (1988), «On Monetary Circulation and the Rate of Exploitation» in *Post-Keynesian Monetary Economics*, P. ARETSIS (dir.), Edward Elgar, Upleadon.
- PADOAN, P. (1979), «Interpretazioni di Keynes, economia monetaria, teorie dei prezzi», *Rivista di Politica Economica*, vol. 9, novembre.
- PASINETTI, L. (1981), *Structural Change and Economic Growth*, Cambridge University Press, Cambridge.
- PARRINELLO, S. (1977), «Note sulla nozione di equilibrio nell'economia politica», *Giornale degli Economisti e Annali di Economia*, vol. 36, janvier/février.
- PARRINELLO, S. (1983a), «Exhaustible Resources and the Classical Method of Long-Run Equilibrium», in *Distribution, Effective Demand and International Economic Relations*, J. KREGEL (dir.), Macmillan, Londres.
- PARRINELLO, S. (1983b), « On the Role of Demand Schedules : a Comment », miméo, Centre for Economic Advanced Studies, Trieste.
- PARRINELLO, S. (1988), «Il ruolo di una scuola estiva di economia politica», *Economia Politica*, vol. 5, décembre.
- PIVETTI, M. (1925), «On the Monetary Explanation of Distribution», *Political Economy*, vol.1, no. 2.
- PIVETTI, M. (1988), «On the Monetary Explanation of Distribution : a Rejoinder to Nell and Wray», *Political Economy*, vol. 4, no. 2.
- «Presentation», *Political Economy*, vol. 1, no 1, 1985.
- RICARDO, D. (1973), *The Works and Correspondence of David Ricardo*, vol. 8, Cambridge University Press, Cambridge.
- RICARDO, D. (1977), *Principes de l'économie politique et de l'impôt*, Flammarion, Paris.

- ROBINSON, J. (1977), «What are the Questions?», *Journal of Economic Literature*, vol. 15, décembre 1977.
- RONCAGLIA, A. (1978), *Sraffa and the Theory of Prices*, Wiley, Chichester (NY).
- RONCAGLIA, A. (1991), «The Sraffian Schools», *Review of Political Economy*, vol. 3, no 2.
- SHACKLE, G. (1983), *The Years of High Theory*, Cambridge University Press, Cambridge.
- SOSTHÉ, F. (1991), «Marché et production une perspective classique», Thèse de doctorat ès Sciences Economiques, Nice.
- SRAFFA, P. (1970), *Production de marchandises par des marchandises*, Dunod, Paris.
- SRAFFA, P. (1975), «Introduction» aux *Oeuvres et à la correspondance de David Ricardo*, in *Écrits d'économie politique*, P. SRAFFA, Economica, Paris.
- STEEDMAN, I. (1984), «Natural Prices, Differential Profit Rates and the Classical Competitive Process», *Manchester School of Economic and Social Studies*, vol. 52, juin.
- STEEDMAN, I. (1986), «Trade Interest and Class Interest», *Economia Politica*, vol. 3, 1986.
- VICARELLI, F. (1974), «Disoccupazione e prezzi relativi: un tentativo di reinterpretazione di Keynes», in *La controversa keynesiana*, F. VICARELLI (dir.), Il Mulino, Bologne.
- WEINTRAUB, S. (1961), *Classical Keynesianism, Monetary Theory and the Price Level*, Chilton, Philadelphie.
- WRAY, R. (1990), *Money and Credit in Capitalist Economies*, Edward Elgar, Aldershot, 1990.